

Introduction

« Mes enfants, ils ont pas eu de père pendant quelques années¹. » Les mots prononcés lors de notre rencontre par Paul Arnassan², militant nîmois du Parti socialiste unifié de 1960 à 1971, montrent que l'histoire du PSU est aussi l'histoire de l'engagement d'hommes et de femmes qui sont allés jusqu'à parfois sacrifier leur vie personnelle pour défendre les idées auxquelles ils et elles croyaient. C'est cette histoire-là que nous souhaitons ici raconter et ce pour deux raisons : parce qu'une histoire du militantisme au PSU permet de mieux comprendre l'expérience singulière que fut le PSU et parce que l'histoire du PSU permet de mieux saisir certains ressorts du militantisme.

Le PSU : l'histoire d'un petit parti composite

Fondé le 3 avril 1960 le PSU a été, jusqu'à sa dissolution en 1989, de tous les grands combats menés par la gauche française dans la seconde moitié du xx^e siècle. Bien souvent cité pour son rôle actif pendant la guerre d'Algérie, mai 1968 ou encore les mouvements sociaux des années rouges comme Lip ou le Larzac, il ne faut pas pour autant oublier l'ensemble des revendications qu'a portées le PSU pendant ses trente années d'existence : soutien aux luttes féministes et écologistes, opposition au nucléaire civil et militaire ou encore revendication du droit de vote des étrangers résidant en France... Autant de combats aujourd'hui consubstantiels de l'identité de la gauche française et qui donnent au PSU une actualité contemporaine que le regard de l'historien peut venir enrichir³.

En 1960, le PSU n'apparaît pas *ex nihilo*. Il est issu de la fusion de trois partis politiques et sa genèse permet de comprendre pourquoi il s'est d'emblée retrouvé à la confluence de traditions politiques et militantes extrêmement différentes et a, de ce fait, été un parti composite. Le premier et le plus petit des trois partis ayant fusionné en 1960 est Tribune du communisme. Ce parti

1. Extrait de l'entretien réalisé avec Paul Arnassan.

2. Pour en savoir plus sur Paul Arnassan, [<http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article10228>], notice ARNASSAN Paul, Charles, Auguste par Gilles Morin, Claude Penneret, dernière modification le 9 octobre 2021.

3. SAUVAGEOT Jacques, *Le PSU, des idées pour un socialisme au xx^e siècle?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, 412 p.

regroupait des militants ayant quitté le PC en 1956 suite à l’intervention soviétique en Hongrie et au vote communiste des pleins pouvoirs à Guy Mollet. Ainsi ce groupe, essentiellement parisien, était composé dans l’ensemble de communistes en rupture de ban avec le stalinisme. Si des intellectuels de premier plan, comme François Furet, Serge Mallet, François Châtelet, Michelle Perrot ou encore Mona Ozouf ont été membres de Tribune du communisme, il convient de noter que son faible nombre d’adhérents ne lui a pas permis de jouer, en tant que courant, un rôle majeur au sein du PSU. C’est principalement Jean Poperen qui a incarné ce groupe une fois le PSU constitué.

Le deuxième parti ayant fusionné pour créer le PSU est le Parti socialiste autonome (PSA), parti né en 1958 des suites de la scission d’une partie de la SFIO suite au ralliement de Mollet à de Gaulle et à la V^e République. Le poids du PSA au PSU est important : il est non seulement le parti qui y apporte le plus d’adhérents – il représente 60 % des effectifs du PSU naissant⁴ – mais également en raison du nombre d’élus locaux qui le compose. En son sein se trouvent des hommes politiques importants comme Édouard Depreux, ancien ministre de l’Intérieur qui fut par la suite secrétaire national du PSU de 1960 à 1967, mais également Pierre Mendès France qui y adhère peu de temps avant la création du PSU. Nous pouvons également mentionner ici Alain Savary, Charles Hernu ou encore Daniel Mayer qui tous sont passés par le PSA avant d’entrer au PSU. S’il est alors peu connu, Georges Servet, pseudonyme employé par Michel Rocard, a également suivi cette trajectoire, de la SFIO au PSA en 1958 puis du PSA au PSU en 1960.

La troisième composante du PSU est l’Union de la gauche socialiste (UGS), d’un poids légèrement moins important que le PSA. L’UGS est un parti créé en 1957 suite à la fusion de la Nouvelle Gauche, du Mouvement de libération du peuple (MLP) et de la Jeune République (JR). La Nouvelle Gauche était un parti politique qui regroupait des militants, en majorité des intellectuels, de tendance socialiste qui privilégiaient une stratégie d’alliance avec le PCF. C’est le cas notamment de Pierre Stibbe et de Gilles Martinet. Au sein de la Nouvelle Gauche se trouvaient également quelques militants issus du trotskisme comme Pierre Naville et Yvan Craipeau. Issu de l’aile ouvrière du catholicisme qui s’est développée depuis 1927 avec la création de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), le MLP a, quant à lui, vu le jour en 1949 suite à une scission du Mouvement populaire des familles (MPF), mouvement de masse prenant en charge de nombreux services sociaux et comptant 140 000 membres en 1945. La radicalisation du MPF à travers des actions comme le mouvement des « squatters » à Marseille, a conduit à la naissance du MLP, véritable organisation politique, qui comprenait 13 000 membres en 1951. Parmi ses membres les plus éminents Pierre Belleville, Georges Tamburini ou

4. MORIN Gilles, *De l’opposition socialiste à la guerre d’Algérie au PSA (1954-1960), un courant socialiste de la SFIO au PSU*, thèse d’histoire, université Paris 1, 1992, 705 p.

encore Louis Guery. Enfin la Jeune République, qui n'a pas rejoint en tant que telle l'UGS mais dont la majorité des membres a choisi individuellement d'y adhérer, est quant à elle un parti créé en 1912, héritier du Sillon de Marc Sangnier, mouvement d'inspiration catholique mais non confessionnel, membre à part entière de la gauche française notamment depuis son soutien au Front populaire en 1936. L'UGS est ainsi un parti qui a réalisé l'amalgame entre des courants de la gauche laïque, comme la Nouvelle Gauche, et des militants chrétiens issus du MLP ou de la JR. Cette première expérience de cohabitation sera prolongée au sein du PSU dans lequel l'UGS, en raison de sa composition, apporte un grand nombre de « cathos de gauche ». L'UGS et le PSU héritent par ailleurs d'un nombre non négligeable de militants ouvriers du fait de la structure sociale du MLP.

Parti composite, le PSU est également un « petit parti⁵ ». En effet son nombre d'adhérents⁶ n'a jamais été supérieur à 16 000⁷ ce qui semble très faible lorsque l'on compare avec les 225 000 cartes rentrées au PCF à la même époque⁸.

Année	Adhérents	Année	Adhérents	Année	Adhérents
1960	16 000 au plus	1970	11 540	1980	3 351
1961	15 734	1971	NR	1981	3 504
1962	16 027	1972	8 565	1982	3 041
1963	12 048	1973	8 142	1983	2 936
1964	10 138	1974	7 800	1984	2 232
1965	10 509	1975	5 622	1985	1 402
1966	9 822	1976	5 253	1986	env. 980
1967	10 460	1977	5 000	1987	env. 760
1968	15 385	1978	4 364	1988	env. 720
1969	14 544	1979	3 579	1989	630

TABLEAU 1. – Nombre d'adhérents au Parti socialiste unifié.

5. LAURENT Annie et VILLALBA Bruno, *Les petits partis. De la petitesse en politique*, Paris, L'Harmattan, 1997, 204 p.

6. Le nombre d'adhérents au PSU retenu dans cette étude s'appuie sur un état des cartes rentrées sur la période 1961-1970 (Centre d'histoire du travail, PSU 26), sur un état des adhésions des années 1972 et 1973 disponible aux Archives nationales sous la cote 581AP/84/320 et sur le travail de DROUET Yannick, « Le PSU (1974-1989) : une longue agonie ? », in Noëlline CASTAGNEZ, Laurent JALABERT, Marc LAZAR, Gilles MORIN et Jean-François SIRINELLI (dir.), *Le Parti socialiste unifié..., op. cit.*, p. 301-313.

7. Chiffre estimé pour l'année 1960 par Marc Heurgon dans son *Histoire du PSU*. Il convient de noter ici que le nombre d'adhérents est estimé à partir du calcul des mandats pour le congrès. Ainsi l'adhérent correspond à l'achat de 12 timbres mensuels. Il est donc possible qu'il y ait eu plus de personnes au sein du PSU à cette époque mais toutes ne cotisaient pas suffisamment régulièrement pour pouvoir être considérées comme adhérentes.

8. KRIEGLER Annie, *Les communistes français dans leur premier demi-siècle (1920-1970)*, Seuil, 1985, p. 63.

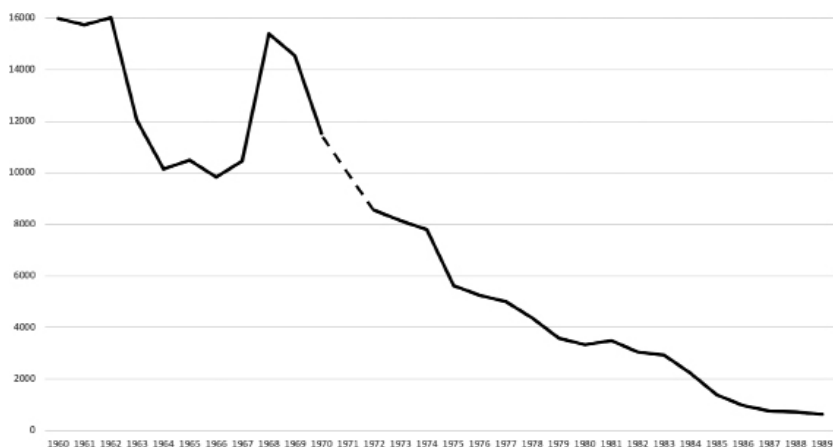


FIGURE 1. – Évolution de 1960 à 1989 du nombre d'adhérents du Parti socialiste unifié.

Par ailleurs les quelques succès électoraux locaux qu'il a connus étaient bien souvent liés à l'inscription sur des listes unitaires de gauche avec tantôt le PCE, tantôt la SFIO, tantôt les deux. Sur ses trente années d'existence le PSU a possédé au total 7 députés dont Raoul Bleuse, élu en 1962 et qui quitta le PSU l'année suivante, et quatre autres (Guy Desson, Yves Le Foll, Roger Prat et Pierre Mendès France) qui ont été élus en 1967 et ne sont donc restés députés que quatorze mois en raison de la dissolution de l'Assemblée nationale décidée par de Gaulle le 30 mai 1968. Jamais le PSU n'a recueilli plus de suffrages électoraux qu'aux élections législatives de 1968 où les 874 200 voix exprimées en sa faveur ne représentaient que 3,94 % des suffrages.

Dans leur ouvrage sur la gauche au ^{xx}^e siècle Jean-Jacques Becker et Gilles Candar⁹ accordent d'ailleurs peu de place au PSU, seul un article, celui de Vincent Duclert¹⁰ lui étant, en partie, consacré. Ainsi, petit parti, le PSU voit le rôle qu'il a joué au sein de la gauche française du ^{xx}^e siècle minoré alors même que Jean-François Kesler¹¹ ou encore Gilles Morin¹² ont souligné l'importance qu'il avait pu avoir dans la recomposition des gauches de la deuxième moitié du ^{xx}^e siècle. Cela a même conduit certains auteurs à qualifier le PSU de « parti passerelle¹³ », en référence à l'étape intermédiaire que le PSU, en tant que premier engagement dans un parti

9. BECKER Jean-Jacques et CANDAR Gilles (dir.), *Histoire des gauches en France*, vol. 2 : ^{xx}^e siècle, à l'épreuve de l'histoire, Paris, La Découverte, 2005, 776 p.

10. DUCLERT Vincent, « La "deuxième gauche" », in Jean-Jacques BECKER et Gilles CANDAR (dir.), *Histoire des gauches en France*, vol. 2, *op. cit.*, p. 175-190.

11. KESLER Jean-François, *De la gauche dissidente au nouveau Parti socialiste. Les minorités qui ont renoué le Parti socialiste*, Toulouse, Privat, 1990, 471 p.

12. MORIN Gilles, *De l'opposition socialiste à la guerre d'Algérie au PSA (1954-1960)...*, *op. cit.*

13. PRIGENT François, « Les réseaux socialistes PSU en Bretagne (1958-1981) : milieux partisans, passerelles vers le PS, rôle des chrétiens de gauche », in TUDI KERNALEGENN, FRANÇOIS PRIGENT, GILLES RICHARD et JACQUELINE SAINCLIVIER (dir.), *Le PSU vu d'en bas...*, *op. cit.*, p. 73-92.

politique de gauche, a constitué pour les catholiques avant que ceux-ci ne s'intègrent finalement au Parti socialiste. Parce que l'apport historique du PSU ne peut être réduit à la bascule d'un certain nombre de ses militants vers le Parti socialiste, d'autres travaux ont insisté sur le laboratoire d'idées qu'a été ce parti et donc sur l'apport idéologique qu'il a représenté pour la gauche française¹⁴. Enfin des études historiques sur des groupes spécifiques d'adhérents du PSU¹⁵, sur des mobilisations particulières auxquelles s'est associé le parti¹⁶ ou même des monographies¹⁷ ont également été réalisées.

Le PSU a aussi fait l'objet de deux colloques. Le premier a eu lieu en 2008 et conduit à une publication : *Le PSU vu d'en bas*¹⁸. Composé d'un important travail sur le rôle du PSU en Bretagne et de nombreuses monographies, ce colloque permet de saisir les différences d'implantation du PSU selon les régions considérées. Le second colloque¹⁹, réalisé en 2010, a permis quant à lui d'explorer plus en profondeur les principales caractéristiques des partis qui ont fusionné pour fonder le PSU et la manière dont le parti a cherché à se créer un espace politique à gauche. Ce second colloque s'est aussi intéressé aux luttes du PSU dans les années 1968 pour ensuite analyser le long déclin du parti jusqu'à sa dissolution en 1989.

Malgré l'existence des travaux que nous venons d'évoquer, l'histoire du PSU a longtemps souffert de l'absence d'une synthèse globale. Si Marc Heurgon s'était lancé dans ce projet, il n'a pas pu aller à son terme et son histoire du PSU ne couvre que la genèse et les deux premières années de la vie de l'organisation²⁰. Son ouvrage s'avère ainsi précieux et riche pour quiconque souhaiterait travailler sur la période algérienne du PSU mais il ne peut nous aider dans notre volonté de couvrir l'ensemble des trente années d'existence du parti. Ce n'est qu'en 2016 qu'un ouvrage, celui de Bernard

14. SAUVAGEOT Jacques (dir.), *Le PSU, des idées pour un socialisme au ^{xx}e siècle ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, 412 p. ; BRUNETEAU Bernard, « Le mythe de Grenoble des années 60-70, un usage politique de la modernité », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n° 58, 1998, p. 111-126 ; GEORGI Frank, « Les "rocardiens" pour une culture autogestionnaire », in Frank GEORGI, *L'autogestion : la dernière utopie ?*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2003, p. 201-220.

15. BARRALIS Roger et GILLET Jean-Claude, *Au cœur des luttes des années soixante : les étudiants du PSU, une utopie porteuse d'avenir ?*, Paris, Publisud, 2010, 413 p. ; SOLOMON Ambroise, *Le PSU et l'enseignement (1960-1967)*, mémoire de maîtrise, université Paris 1, 2000.

16. GILLET Jean-Claude, *Mai 68 et le PSU : la pensée, l'action et la représentation de Mai 68 dans le Parti socialiste unifié*, Paris, Éditions Bruno Leprince, 2017, 280 p.

17. GRELLÉ Bernard, *Naissance d'une fédération, la naissance de la fédération du Nord du Parti socialiste unifié (1955-1963)*, Paris, Syros, 1975, 166 p. ; ARRIGHI Paul, *L'histoire du PSU dans la Haute-Garonne (1952-1968)*, mémoire de maîtrise, 1976 ; BRAVO-CASTRO Mathilde et PORTE Dominique, *Le PSU en Tarn-et-Garonne des origines à 1973*, mémoire de maîtrise, université de Toulouse-le-Mirail, 1976.

18. KERNALÉGENN Tudi, PRIGENT François, RICHARD Gilles et SAINCLIVIER Jacqueline (dir.), *Le PSU vu d'en bas...*, op. cit.

19. CASTAGNEZ Noëlline, JALABERT Laurent, LAZAR Marc, MORIN Gilles et SIRINELLI Jean-François (dir.), *Le Parti socialiste unifié...*, op. cit.

20. HEURGON Marc, *Histoire du PSU*, vol. 1 : *La fondation et la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 1994, 444 p.

Ravenel²¹, a été consacré au PSU de sa fondation à sa dissolution en présentant de manière chronologique l’ensemble des combats qui ont été ceux du parti. Le fait qu’il ait fallu attendre aussi longtemps pour qu’un tel travail soit effectué et que la majorité des travaux sur le PSU se concentre sur les premières années du parti montre que, pour beaucoup encore, le PSU ne joue plus aucun rôle à partir du départ de Michel Rocard en 1974.

Faire l’histoire du militantisme au PSU pour mieux comprendre le PSU

L’ensemble des travaux d’ores et déjà réalisés sur le PSU insiste donc sur son rôle de laboratoire d’idées, sur sa place dans les mouvements sociaux et sur son rôle de passerelle vers le Parti socialiste. Dans ce contexte il nous a semblé intéressant de prolonger la volonté du colloque de 2008 et de faire une histoire par le bas du PSU en nous intéressant aux militantes, aux militants et au militantisme au sein de ce parti, sujet qui n’a pas, pour l’heure, fait l’objet de travaux.

Adopter un tel point de vue sur le PSU nous a paru d’autant plus intéressant que celui-ci est bien souvent présenté comme ayant été « le parti de Rocard » et qu’une telle vision fausse la compréhension de ce que fut le PSU. En effet circonscrire le PSU à sa période rocardienne revient à le faire disparaître en 1974 avec le départ du futur premier ministre au Parti socialiste et ainsi à caractériser le PSU comme l’antichambre du parti d’Épinay. Loin de cette vision caricaturale, notre volonté est ici de montrer que le PSU est également l’histoire d’hommes et de femmes qui se sont engagés pour le parti, de comprendre la volonté qui était alors la leur pour, enfin, mettre en lumière la manière dont ils ont vécu leurs années militantes au sein du parti. De plus, résumer le PSU à un grand personnage qui aurait marqué son histoire ne permet pas de saisir une des caractéristiques centrales de ce parti, à savoir son hétérogénéité.

Regroupant dès sa naissance des ménéstiéris, des sociaux-démocrates, des trotskistes ou encore des catholiques de gauche, le PSU est, nous l’avons vu, un parti composite. Dans ce contexte il apparaît essentiel de s’intéresser aux différentes cultures politiques juxtaposées en son sein. Selon Jean-François Sirinelli²², une culture politique correspond à un ensemble de représentations qui soudent un groupe humain sur le plan politique, c’est-à-dire une commune lecture du passé, une vision du monde partagée et une projection collective dans l’avenir. Ainsi définie la culture politique est une matrice de perception du monde politique qui nous entoure et induit, de fait, un certain

21. RAVENEL Bernard, *Quand la gauche se réinventait. Le PSU, histoire d’un parti visionnaire, 1960-1989*, Paris, La Découverte, 2016, 379 p.

22. SIRINELLI Jean-François, « De la demeure à l’agora. Pour une histoire culturelle du politique », *Vingtième Siècle, revue d’histoire*, n° 57, janvier-mars 1998, p. 121-131.

nombre de pratiques militantes. Il s'agit donc là d'une notion pertinente pour s'intéresser au militantisme au sein d'un parti politique car permettant de mettre en avant les représentations que les adhérents de ce parti se font du passé, du présent et de l'avenir, représentations qui peuvent permettre de comprendre leur engagement et leur manière de le vivre. L'existence, au cœur d'un même parti, de cultures politiques et militantes diverses semble donc pouvoir être une source importante de conflits internes, c'est pourquoi s'intéresser à la manière dont ont cohabité au sein du PSU, tout au long de son histoire, des cultures politiques et militantes extrêmement diverses est une manière de mieux comprendre l'expérience singulière que fut le PSU.

Faire l'histoire du militantisme au PSU doit, de plus, nous conduire à considérer les relations qui existent entre les militants et leur parti. Ces relations sont en effet intéressantes à analyser pour comprendre ce qui était attendu du militant au sein de son parti. Parce qu'il est un petit parti, le PSU dispose d'une faible capacité interne de mobilisation. Ce manque de ressources internes constitue une contrainte avec laquelle il doit composer lorsqu'il choisit d'opter pour un type d'action plutôt qu'un autre. En d'autres termes le répertoire d'action collective²³, à savoir l'ensemble des actions de protestation que les individus ou les organisations politiques peuvent mettre en place pour défendre leurs idées et/ou protester contre des décisions prises par les pouvoirs publics, est plus restreint pour un petit parti que pour un parti de masse. Cela implique des choix stratégiques spécifiques dans les différents combats politiques à mener, choix qu'il conviendra d'explicitier tout au long de notre étude. Avoir recours à la notion forgée par Charles Tilly de répertoire d'action collective nous permettra ainsi de ne pas réifier les pratiques militantes alors mises en œuvre et de montrer que celles-ci varient à travers le temps et les différents contextes.

Parce qu'il s'agit d'une institution qui s'est battue pour l'autogestion et l'égalité entre les sexes, le PSU invite l'historien travaillant sur le militantisme à s'interroger non seulement sur l'existence d'un pouvoir militant au sein du PSU, en d'autres mots d'une forme d'autogestion interne, mais également sur la place que les femmes ont pu occuper en son sein. Il s'agit là aussi, en faisant une histoire du militantisme, de mieux comprendre ce qu'a été le PSU en ne limitant pas l'analyse aux idées qu'il a portées mais en l'enrichissant d'un regard sur l'organisation qu'il a été.

Faire l'histoire du PSU pour mieux comprendre le militantisme

Le PSU est également un objet d'étude intéressant pour travailler sur le militantisme. Parce qu'il est un petit parti, à la fois en nombre d'adhérents et en audience électorale, il pose en effet à l'historien qui souhaite travailler

23. TILLY Charles, *La France conteste, de 1600 à nos jours*, Paris, Fayard, 1986, 622 p.

sur le militantisme des questions spécifiques. Nombreux sont les travaux de science politique qui considèrent que les rétributions attendues suite à un engagement sont la première motivation des personnes qui décident de s'engager politiquement²⁴. Cependant, un petit parti avec de faibles débouchés électoraux offre peu de perspectives à ceux qui souhaiteraient faire carrière. C'est pourquoi l'étude spécifique du militantisme au PSU apparaît d'emblée comme intéressante : parce qu'elle amène à envisager d'autres causes de l'engagement politique dans un contexte où l'explication traditionnelle en termes de rétributions du militantisme semble ne pas être fonctionnelle. Nous explorerons ainsi dans ce travail d'autres pistes comme l'existence d'un militantisme désintéressé et réalisé en vertu de critères moraux²⁵. Une acception plus large de la rétribution du militantisme prenant en compte non pas l'accès à des postes de responsabilités chargés en capitaux symboliques et économiques mais bien ce que le militantisme apporte à l'individu en termes d'épanouissement personnel pourra également être envisagée pour expliquer l'engagement des militants au sein du PSU.

Dans ses travaux sur les partis politiques Maurice Duverger²⁶ a expliqué que ceux-ci apparaissaient avec la naissance de l'institution parlementaire et ainsi qu'ils se définissaient dans leur rapport avec le pouvoir. Ainsi s'intéresser à un petit parti, au sein duquel la représentation parlementaire est tantôt nulle tantôt très faible, nous amène également à nous interroger sur le rapport qu'ont ses militants avec la conquête du pouvoir et à nous demander si celle-ci est, ou non, le but premier de leur démarche. De même si croire aux lendemains qui chantent est une caractéristique centrale de l'identité de la gauche et du socialisme²⁷, nous pouvons nous demander dans quelle mesure cette croyance en un futur radieux est transposée au sein d'un petit parti dont les chances d'arriver au pouvoir par la voie électorale sont quasi nulles. Aussi, c'est à la manière dont les militants du PSU se représentent l'avenir qu'il faudra nous intéresser, celle-ci pouvant permettre de mieux comprendre quels étaient leurs espoirs et leurs motivations. Comprendre et mettre en avant les raisons qui pouvaient conduire des individus à donner de leur temps et de leur énergie à un parti, le PSU, qui a toujours semblé loin de pouvoir accéder à des responsabilités politiques, permettra d'observer des facettes parfois oubliées du militantisme.

24. GAXIE Daniel, « Économie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, 1977/1, p. 123-154.

25. AGRICOLANSKY Éric, « Carrières militantes et vocation à la morale : les militants de la LDH dans les années 1980 », *Revue française de science politique*, 2001/1 (vol. 51), p. 27-46.

26. DUVERGER Maurice, *Les partis politiques*, Paris, Librairie Armand Colin, 1951, 476 p.

27. PROCHASSON Christophe, *La gauche est-elle morale?*, Paris, Flammarion, 2010, 280 p.

Adopter un point de vue anthropologique du militantisme

Notre volonté est donc ici de nous inscrire dans la continuité de travaux d'histoire politique récents qui, prenant en compte les critiques traditionnellement effectuées à l'encontre de l'histoire politique, ont profondément renouvelé la discipline. En accordant une place accrue à l'histoire culturelle²⁸, en ayant recours de manière plus importante à la pluridisciplinarité²⁹, en intégrant à l'histoire politique des objets de recherches singuliers et originaux³⁰ et en pratiquant de manière croissante une histoire par le bas³¹, de nombreux auteurs ont renversé les critiques qui étaient traditionnellement faites à l'histoire politique, longtemps décriée pour son caractère événementiel, psychologisant et surtout pour l'attention démesurée qu'elle accordait à l'étude des grands personnages.

Ce profond renouveau historiographique est également prégnant dans les travaux portant sur les partis politiques qui nous concernent ici plus directement. Si longtemps le parti politique a été considéré comme un acteur unique et homogène, il est désormais établi que celui-ci doit en réalité être étudié comme une organisation au sein de laquelle des individus, pas nécessairement tous d'accord entre eux, interagissent. Parce qu'elle a proposé d'étudier le PCF d'un point de vue ethnographique, Annie Kriegel apparaît comme une des pionnières de cette démarche. C'est en effet à l'ensemble de la société communiste que celle-ci s'intéresse dans ses travaux³², étudiant tantôt l'appareil institutionnel du PCF, les modalités d'accès aux responsabilités internes, les processus de formation ou encore les pratiques militantes. Dans la continuité des travaux d'Annie Kriegel, Bernard Pudal³³ a lui centré ses travaux sur les mécanismes qui ont permis à une élite ouvrière d'émerger au sein du PCF. C'est ainsi le fonctionnement interne du parti qui est disséqué à la manière du sociohistorien, c'est-à-dire en déconstruisant « l'acteur collectif afin de reconstituer les processus histo-

28. AGULHON Maurice, *La République au village : les populations du Var, de la Révolution à la Seconde République*, Paris, Plon, 1970, 543 p.; BERNSTEIN Serge (dir.), *Les cultures politiques en France*, Paris, Le Grand Livre du mois, 1999, 407 p.; LABORIE Pierre, « De l'opinion publique à l'imaginaire social », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n° 18, avril-juin 1988, p. 101-117; RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, 455 p.; SIRINELLI Jean-François, « De la demeure à l'agora. Pour une histoire culturelle du politique », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n° 57, janvier-mars 1998, p. 121-131.

29. NOIRIEL Gérard, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, La Découverte, 2006, 121 p.

30. BERGOUNIOUX Alain et GRUNBERG Gérard, *Le long remords du pouvoir : le Parti socialiste français, 1905-1992*, Paris, Fayard, 1992, 554 p.; BOUCHET Thomas, *Noms d'oiseaux : l'insulte en politique de la Restauration à nos jours*, Paris, Stock, 2010, 302 p.; PROCHASSON Christophe, *La gauche est-elle morale?*, Paris, Flammarion, 2010, 280 p.

31. BANTIGNY Ludivine, *1968 : de grands soirs en petits matins*, Paris, Seuil, 2018, 450 p.; ZANCARINI-FOURNEL Michelle, *Les luttes et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours*, Paris, Zones, 2016, 994 p.

32. KRIEGL Annie, *Les communistes français : essai d'ethnographie politique*, Paris, Seuil, 1968, 319 p.

33. PUDAL Bernard, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989, 329 p.

riques et sociaux par lesquels les acteurs individuels, dans leur diversité, s’agrègent, s’excluent, s’institutionnalisent³⁴ ». Ces problématiques sont particulièrement fécondes pour analyser le militantisme au sein d’un parti politique tant elles révèlent d’éléments sur la place qui est accordée au militant à l’intérieur de l’institution partisane. C’est pourquoi nous avons décidé de nous interroger également sur la manière dont les responsabilités étaient attribuées au sein du PSU ainsi qu’à l’importance accordée par le parti à la formation de ses militants.

Si les travaux de Bernard Pudal sont concentrés sur la période allant du congrès de Tours aux années 1950, Paul Boulland³⁵ prolonge quant à lui le raisonnement sur la période de l’après-Seconde Guerre mondiale. S’il s’intéresse également aux mécanismes de promotion au sein du PCF, et qu’il met ainsi en avant la confrontation entre la rhétorique ouvriériste et la rhétorique assurant la promotion des résistants au sein du parti, certaines interrogations sont nouvelles comme celles portant sur l’analyse de l’agenda d’Andrée Moat, militante communiste de la banlieue parisienne, analyse qui permet de mieux saisir la place du militantisme dans la vie des militants. Parce qu’il s’inscrit dans le même courant de renouvellement de l’historiographie des partis politiques, nous pouvons aussi mentionner ici le travail de Jean-Paul Salles³⁶ sur la Ligue communiste révolutionnaire où une attention particulière est prêtée au militant :

« Nous nous intéresserons aussi à la façon qu’ils ont de vivre ensemble, à leur sociabilité. Nous tenterons d’appréhender la Ligue comme « société ». Comment s’est fait le brassage entre générations différentes, entre milieux sociaux différents, entre hommes et femmes ? Quels rapports entretenaient dirigeants et militants de base ? Nos sources nous ont permis de scruter les militants de province, jusqu’ici peu visibles. Comme les militants parisiens, ils passent beaucoup de temps ensemble, mais leur petit nombre ne leur permet pas de constituer un microcosme autosuffisant. Par de multiples canaux (l’emploi occupé, la famille biologique...), ils sont hommes et femmes de la société française des années soixante-dix. On les voit souvent partagés entre les exigences de leur groupe politique et celles de leur famille, de leur métier. Leur envie de vivre (voyager, se cultiver, aimer) tout simplement, les met souvent en porte-à-faux. La plupart du temps la contradiction se dénoue paisiblement, par la démission, parfois plus tragiquement, par le suicide³⁷. »

34. PUDAL Bernard, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989, p. 13-14.

35. BOULLAND Paul, *Des vies en rouge. Militants, cadres et dirigeants du PCF, 1944-1981*, Ivry-sur-Seine, Éditions de l’Atelier, 2016, 350 p.

36. SALLES Jean-Paul, *La Ligue communiste révolutionnaire, 1968-1981*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, 424 p.

37. *Ibid.*, p. 37-38.

Ainsi dans le travail de Jean-Paul Salles le militantisme est étudié non seulement à travers ses formes mais également selon son impact sur la trajectoire et la vie personnelle des militants y compris dans ce que cela peut avoir de tragique. Ce nouvel angle d'approche des partis politiques, que l'on retrouve chez différents auteurs qui ne perçoivent plus le parti uniquement à travers un prisme idéologique ou électoral mais qui cherchent à mettre en lumière la manière dont les militants agissent pour le parti et les conséquences de leur engagement sur leur vie privée, est précisément celui que nous souhaitons adopter ici.

C'est, d'une certaine manière dans la continuité de ces travaux qui tendent à considérer le parti politique comme une organisation regroupant des acteurs pluriels, que se situe l'ouvrage important de Frédéric Sawicki³⁸ sur les réseaux du parti socialiste. En réalisant trois monographies sur le parti socialiste, une dans le Pas-de-Calais, une dans le Var et une dans l'Ille-et-Vilaine, Frédéric Sawicki montre bien l'intérêt d'une approche localisée pour appréhender ensemble les changements politiques et sociaux qui transforment le milieu partisan socialiste, ici compris comme l'ensemble des relations sociales et politiques qui contribuent à l'institutionnalisation matérielle et idéale du parti. Si nous n'opterons pas pour une étude locale du PSU, de nombreuses monographies sur le parti ayant déjà été réalisées, il n'en demeure pas moins qu'il ne faudra pas négliger les spécificités locales inhérentes à certaines fédérations pour saisir avec précision la diversité des expériences militantes individuelles au sein du PSU.

Ainsi nous voyons bien que la pluridisciplinarité ou encore l'histoire culturelle ont permis aux historiens des partis politiques d'adopter une approche par le bas de leurs objets d'étude. Ce faisant de nouveaux sujets historiques en relation avec les partis politiques ont émergé³⁹. Parmi ces nouveaux objets certains concernent les modes de propagande employés par les partis politiques⁴⁰, leur financement⁴¹, leur rapport à la violence⁴² ou encore leur service d'ordre⁴³. Toutes ces nouvelles questions, par bien des aspects iconoclastes, permettent d'approfondir l'analyse historique des partis politiques et seront ponctuellement évoquées dans cette étude.

38. SAWICKI Frédéric, *Les réseaux du Parti socialiste : sociologie d'un milieu partisan*, Paris, Belin, 1997, 335 p.

39. AUDIGIER François, COLON David et FOGACCI Frédéric (dir.), *Les partis politiques : nouveaux regards. Une contribution au renouvellement de l'histoire politique*, Bruxelles, Peter Lang, 2012, 464 p.

40. GERVEREAU Laurent, *La propagande par l'affiche*, Paris, Syros, 1991, 180 p.

41. RICHARD Gilles, « Le financement du CNIP de 1948 à 1961. Réflexions sur la place de "l'argent" dans la vie d'un parti politique libéral », in François AUDIGIER, David COLON et Frédéric FOGACCI (dir.), *Les partis politiques : nouveaux regards...*, op. cit., p. 221-232.

42. GIRARD Pascal, « Le PCF et la violence durant la IV^e République », in François AUDIGIER, David COLON et Frédéric FOGACCI (dir.), *Les partis politiques : nouveaux regards...*, op. cit., p. 233-264.

43. AUDIGIER François (dir.), *Histoire des services d'ordre en France du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Riveneuve Éditions, 2017, 263 p.

Dans la continuité de ces travaux, notre volonté est donc bien d’adopter une vision par le bas du PSU en nous concentrant sur ses militants. Cela ne doit pas nous conduire à tomber dans l’un des travers de ce genre historique, à savoir ne considérer les militants qu’à travers leurs caractéristiques sociales, notamment leur âge et leur profession, mais doit aussi nous amener à nous intéresser à la manière dont les militants ont vécu, parfois jusque dans leur chair, leur engagement au PSU. C’est donc également une histoire des émotions militantes que nous souhaitons mener et ce car, comme l’explique Frédéric Lordon⁴⁴, celles-ci jouent un rôle majeur dans les rapports politiques qui existent entre les individus et qu’à ce titre elles méritent que l’on y prête pleinement attention. À cet égard, et par bien des aspects, l’ouvrage de Ludivine Bantigny sur mai 1968⁴⁵ a été une source d’inspiration majeure pour notre étude du militantisme au PSU. En effet au-delà du simple déroulé du mois de mai 1968 et de l’analyse de ses conséquences sur la vie politique française, Ludivine Bantigny met en lumière la manière dont les individus ayant participé au mouvement social ont vécu la lutte. Ce sont leurs peurs, leurs rêves voire même leurs rires qui sont restitués dans son travail. Ainsi est effectuée non seulement une histoire par le bas mais également une histoire des émotions politiques. Cela confirme les thèses avancées par Quentin Deluermoz, Emmanuel Fureix, Hervé Mazurel et M’hamed Oualdi⁴⁶ pour qui l’histoire des émotions peut être conçue comme une catégorie d’analyse transversale à de nombreux champs historiques, dont l’histoire politique. Aussi nous avons décidé, dans notre travail, d’accorder une place importante aux émotions des militants afin de restituer la manière dont ils ont vécu leur engagement dans les luttes politiques au sein desquelles ils étaient impliqués.

Notons ici que nous appellerons dans la suite de cette étude militant tout individu ayant adhéré au PSU. L’adhésion est en effet un critère simple de définition du militantisme car il est facile de savoir qui a été adhérent du PSU. Cependant ce critère est imparfait car il regroupe sous un même terme l’individu qui paye sa cotisation sans jamais réaliser aucune action militante de terrain et ceux qui tractent sur les marchés chaque semaine. Ainsi nous distinguerons deux types de militants : les militants actifs, qui participent à des activités militantes et ce même de manière ponctuelle, et les militants passifs, qui se contentent d’adhérer au parti. La manière dont s’articulent ces différentes formes de militantisme, et plus largement la manière dont interagissent des militants qui ne s’investissent pas de manière égale au sein du parti, sera également un élément à prendre en considération.

44. LORDON Frédéric, *Les affects de la politique*, Paris, Seuil, 2016, 194 p.

45. BANTIGNY Ludivine, *1968 : de grands soirs en petits matins*, op. cit.

46. DELUERMOZ Quentin, FUREIX Emmanuel, MAZUREL Hervé et OUALDI M’hamed, « Écrire l’histoire des émotions : de l’objet à la catégorie d’analyse », *Revue d’histoire du XIX^e siècle*, n° 47, 2013, p. 155-189.

En définitive, l'exercice d'une histoire par le bas du Parti socialiste unifié nous conduira à nous interroger sur les raisons qui poussent des individus à s'engager dans un petit parti composite, le PSU, et ce durant les trente années de son existence, de 1960 à 1989. Un tel projet nous permettra également de nous demander comment évoluent les formes que prend alors le militantisme au PSU et comment ces évolutions influencent en retour, la manière dont les adhérents vivent leur engagement au sein du parti.

Sources et méthodes

Afin de répondre à ces questions nous avons utilisé quatre grands types de sources⁴⁷. Nous nous sommes tout d'abord appuyé sur des numéros de différents bulletins internes au PSU destinés à transmettre au sein du parti des directives. Cela nous a permis d'avoir accès au discours employé par les responsables nationaux afin de mobiliser les responsables locaux et les militants et ainsi de mieux comprendre comment le militant était considéré au sein de l'institution partisane qu'est le PSU et comment cela a évolué avec le temps.

La conservation aux Archives nationales et au Centre d'histoire du travail de certaines cartes d'adhérents du PSU (annexes I et II) nous a permis d'enrichir notre travail par une approche statistique. Nous avons pour cela constitué un échantillon de fédérations représentatives du PSU pour la période 1960-1975 et travaillé sur l'intégralité des cartes d'adhérents disponibles sur la fin de la période. Nous avons ainsi pu nous intéresser aux principales caractéristiques des militants du PSU mais également à la manière dont les responsabilités étaient attribuées au sein du parti.

Pour mener à bien notre étude nous avons également réalisé, entre 2018 et 2019, 26 entretiens avec d'anciens militants du PSU afin de recueillir des histoires de vie militante. Le questionnaire qui a servi de trame aux entretiens réalisés est présenté en annexe III. Ces entretiens ont été extrêmement précieux pour comprendre comment l'engagement au PSU était vécu par les militants, c'est pourquoi nous faisons ici le choix de retranscrire de nombreux extraits de ces entretiens. Une présentation de l'ensemble des anciens militants ayant accepté un entretien est disponible en annexe IV.

Enfin la consultation plus ponctuelle d'archives de sections ou d'archives des secteurs formation du PSU nous a également été utile afin de mieux cerner quelles étaient les réalités quotidiennes du militantisme au PSU.

47. L'auteur de ce travail se tient à la disposition des lecteurs pour détailler davantage les méthodes utilisées [octave.pernot@yahoo.com].

B

Pour réaliser cette étude du militantisme au Parti socialiste unifié nous avons distingué six périodes différentes correspondant à des contextes politiques distincts ayant des conséquences plus ou moins directes sur l'activité du PSU et donc, *a fortiori*, sur ses militants. Tout d'abord de sa naissance en 1960 à la fin de la guerre d'Algérie en 1962, militer au PSU revient à militer contre la guerre d'Algérie dans un jeune parti disposant d'effectifs militants réduits (chap. I). De 1963 à 1967 le PSU est un « parti désunifié⁴⁸ » marqué par de nombreuses luttes internes qui entraînent de nombreux départs. Cependant cette période est également celle d'une recomposition du PSU avec en point d'orgue le congrès de juin 1967⁴⁹ qui tranche, pour un temps, les débats internes et voit Michel Rocard devenir secrétaire national du parti (chap. II). C'est parce que ce congrès marque la fin d'une période de flou sur le rôle du PSU au sein de la gauche, que nous considérons que, plus que mai 1968, il clôt la période du Parti socialiste désunifié. Avec mai 1968 le PSU entre dans une nouvelle ère qui le transforme profondément tant au niveau de sa composition qu'au niveau de sa stratégie militante (chap. III). Parce qu'elle est l'année de la renaissance à Épinay du Parti Socialiste, 1971 nous paraît mettre un terme à la période de l'immédiat après mai 1968 durant laquelle tout semble possible en dépit des fortes divisions internes qui minent le PSU. La signature du programme commun par le PS et le PC oblige en 1972 le PSU à se trouver un corps doctrinal fort pour préserver la troisième voie en laquelle il croit : l'autogestion. Ainsi nous chercherons à savoir si, de 1971 à 1974, date du départ de Michel Rocard, le PSU a cherché, ou non, à lier la parole aux actes en prônant la mise en place de pratiques militantes autogestionnaires (chap. IV). Si la perte de Michel Rocard affaiblit durablement le PSU, qui perd alors la personnalité la plus à même de l'incarner, le parti continue de vivre de 1975 à 1981 tout en réfléchissant à des manières de militer autrement (chap. V). Enfin l'accès de la gauche au pouvoir en 1981 plonge le parti dans une crise profonde dont il ne se relèvera pas. C'est à la manière dont les militants ont vécu la lente agonie du PSU qu'il faudra, en dernier lieu, s'intéresser (chap. VI).

48. Expression employée par Gilles Martinet dans *France Observateur*, 3 février 1963, cité dans BERGOUNIOUX Alain, « Le PSU dans la gauche (1962-1967) », in Noëlline CASTAGNEZ, Laurent JALABERT, Marc LAZAR, Gilles MORIN et Jean-François SIRINELLI (dir.), *Le Parti socialiste unifié...*, *op. cit.*, p. 98.

49. JALABERT Laurent, « Le congrès des 23, 24 et 25 juin 1967 : vers un nouveau PSU? », in Noëlline CASTAGNEZ, Laurent JALABERT, Marc LAZAR, Gilles MORIN et Jean-François SIRINELLI (dir.), *Le Parti socialiste unifié...*, *op. cit.*, p. 171-182.